Le moindre mouvement provoque une oscillation, amplifiée par la tension de la corde. Le corps est alors déséquilibré, comme déstabilisé par l’onde qui se propage le long des fibres de chanvre en même temps qu’elle sollicite celles des muscles. Les points d’appui manquent. Le premier réflexe est de tenter d’imposer un impossible contretemps pour amoindrir ce flux et retrouver ainsi l’appui d’un centre de gravité fuyant. Les tremblements emplissent les sinusoïdales, telle une modulation de fréquence. Ils accentuent la sensation de l’irrémédiable, de l’incontournable.

La résonnance est là, tout à la fois muette et hurlante. Elle provoque un début de crampes, au niveau des doigts qui s’évertuent à maintenir la pression pour éviter de lâcher le seul lien avec la vie. Ces doigts, pourtant, devraient faire confiance à l’homme qui les dirige. Au compteur, des centaines d'heures d’entrainement au bloc d’escalade, des années d’expérience en haute montagne, quelques traversées mémorables en voilier par gros temps dans la tourmente des grains les plus fous et des dizaines de missions en milieu hostile. Mais ils sont si douloureux…

Les avant-bras, tendus comme des arbalètes, luttent aussi contre la puissance des assauts répétés. La vague de tétanie gagne du terrain, elle remonte le long des biceps puis des deltoïdes. Elle efface toute volonté et vient planter dans le cerveau la lame acérée de la douleur.

La faille est présente, le doute s’est immiscé, insidieux et sournois.

* Respire… Abdominal... C’est bien… Ne te laisse pas submerger par l’angoisse. Reste lucide. Ne réponds pas coup pour coup à cet adversaire invisible qui veut te mettre à terre. Expire lentement. Calme-toi.

Le balancier perd de l’amplitude. Un compromis semble s’édifier avec les instincts de déroute. Les influx se font plus maîtrisés, il réagit moins en mode panique, il construit sa défense, il peut mieux appréhender les éléments du danger qui l’assaille. Il reprend le contrôle, le pendule s’arrête, la corde s’immobilise enfin à l’aplomb du vide sidéral.

La torture s’atténue, malgré la sollicitation toujours forte de son propre poids qui le tire inexorablement vers le bas. Il réussit à bloquer la corde entre ses pieds et à décharger ainsi en partie le haut du corps. Le faisceau lumineux de sa lampe frontale cesse de s’affoler dans l’obscurité.

Il lève les yeux vers le haut. La silhouette du pont qui franchit le canyon semble, elle aussi tourmentée par le mal. L’un de ses côtés a basculé dans le vide. Les planches qui constituaient le tablier sont comme des loques inertes ne tenant plus que par le cordage resté intact. Certaines d’entre elles ont plongé dans le néant, emportées par le flot impétueux du torrent dont il perçoit le rugissement.

Il n’identifie pas précisément à quoi correspond la corde à laquelle il s’est miraculeusement raccroché. Il fait un effort de concentration et se rejoue le film de l’accident :

La mule qui portait les charges lourdes le suivait sur le pont. A chaque pas, elle hésitait devant le danger qui se présentait et ressentait la fragilité sous ses sabots lorsqu’ils glissaient sur les planches humides. Il avait dû tirer sur la longe et lui prodiguer des mots de réconfort pour lui permettre d’avancer.

Mais elle avait fait le pas de trop, son pied avait dérapé et, lestée par le chargement, elle avait perdu l’équilibre, se couchant violemment contre les rambardes. Sous le choc, les filins avaient lâché et provoqué la chute vertigineuse de l’animal vers la bouche avide de la gorge profonde.

Le pont s’était alors incliné brutalement, entrainant l’homme dans un plongeon mortel. L’effroi avait envahi instantanément son esprit dans un véritable tsunami d’adrénaline. Autour de lui, tout s’était mis à défiler au rythme ralenti de ses pensées.

* Foutu, je suis foutu.

Il avait senti une corde filer le long de son flanc. Dans un ultime instinct de survie, ses mains s’étaient refermées sur elle, freinant sa chute dans une brûlure atroce. Son corps s’était trouvé emporté dans un mouvement de balancier.

Ce même mouvement vient de se calmer. Ce qu’il perçoit du reste du pont ne le rassure pas. Cinq mètres au-dessus de lui la corde salvatrice est coincée de manière scabreuse entre deux planches encore valides, au milieu de la longueur de l’édifice blessé.

Lentement, il remonte les mains, transfère son poids sur ses avant-bras et remonte prudemment les pieds en laissant glisser la corde comme un serpent entre ses chaussures. Il les bloque à nouveau et y reporte tout son poids pour étendre les jambes et soulager les bras. Chaque geste est une torture qui lui vrille la tête et le noie dans un océan de souffrance.

Au bout de plusieurs minutes qui lui paraissent une éternité, il parvient enfin au niveau du tablier qui lui barre maintenant le passage et l’empêche de progresser.

* Pas sorti de l’auberge, mon gars ! T’as vu ces planches à la c... qui me bloquent !

Il lâche une main et attrape le côté valide du pont, dans un exercice d’extension qui met en péril son équilibre précaire. Il pousse sur ses jambes et profite de ce nouveau point d’appui pour lâcher l’autre main et lui faire rejoindre la première. Il reste quelques instants dans cette position, tentant de rassembler l’énergie et la volonté nécessaire pour la phase suivante.

Les abdos sont contractés au maximum pour alléger le reste du corps et lui permettre de temporiser.

* Bon, il faut y aller. Pas le choix. Ça passe ou ça casse ! Go !

Il prend une large inspiration et dans un mouvement extrêmement rapide, il lâche l’emprise de ses pieds, se laisse pendre au rebord du pont, se hisse à la force des doigts, lance ses jambes sur le côté, pose la tranche des chaussures sur le bout des planches et effectue un rétablissement avec les bras en s’agrippant au garde-corps encore en état.

Lentement, tel un funambule groggy, il entreprend une longue série de pas chassés pour rejoindre le bout du pont. Quand sa main atteint l’extrémité du tablier et qu’il retrouve la sensation d’un sol stable et ferme, il se redresse, ses yeux se tournent vers le ciel où la lune lui sourit, son esprit est envahi d’un flot de sentiments contradictoires, hésitant entre l’envie de crier, de pleurer, de rire ou de s’effondrer.

* J’ai réussi. Damned, j’en menais pas large. Ouf ! Une première étape de franchie.

Revenant petit à petit à la réalité, il fait un nouveau bilan de la situation :

La mule et tout son chargement sont au fond du ravin. La marchandise est perdue à jamais, fracassée sur les rochers acérés qui bordent le torrent à cent mètres plus bas puis emportée par les eaux bouillonnantes vers les rapides en aval, et, ainsi dispersée, la rendant impossible à reconstituer.

Mais le plus urgent n’est pas là. Il a perdu beaucoup de temps à se débattre au-dessus du vide, si sa fuite a été découverte, ses poursuivants ne devraient pas tarder à le rattraper. Il faut à tout prix les empêcher de le rejoindre.

Il retire son sac à dos, l’ouvre et en retire une machette protégée dans son étui. Dans un geste ample, il extrait la lame de son fourreau de cuir. Elle dévoile le fil noble et glacial de son tranchant. Le métal reflète les rayons de sa lampe et dessine dans le crépuscule un arc inquiétant.

Il s’approche de ce qui reste du pont qui, tel un condamné, semble deviner la sentence prochaine et invoquer sa clémence. Il lève les bras, tenant fermement à deux mains le manche de la machette au-dessus de son épaule. Il inspire profondément et dans un élan rapide, il abat la lame sur la première amarre. Ainsi libérée, elle zèbre l’espace dans un éclair de folie.

Il répète son attaque sur le hauban principal. Ce dernier claque et le reste de l’édifice s’effondre dans un bruit assourdissant de cordes qui cèdent, de planches qui plongent dans l’abîme, de rochers arrachés au flanc du précipice qui dévalent la pente tels des moutons affolés par un orage d’été.

Le vacarme s’éteint tout à coup, laissant la place aux grondements assourdis du torrent qui roule en contrebas. Le reste du pont n’est plus qu’un lambeau piteux gisant au long du versant opposé, inutile et vaincu. La plus grande partie du tablier a disparu, les élingues restantes sont enchevêtrées dans un désordre minable.

Il range l’arme dans son sac. Ses mains le brûlent, comme s’il avait porté les tisons du feu d’une tribu amazonienne. Une douleur lancinante lui révèle une plaie à la cuisse.

* Pas très beau tout ça. Le sang coule dans un flot régulier mais lent. L’artère fémorale ne semble pas touchée, coup de bol. Finalement pas si grave.

Il soigne rapidement la blessure et la recouvre d’un pansement de fortune fait d’un bout de tissu arraché à sa chemise.

La profondeur de la nuit est atténuée par la lune dont la lumière blafarde laisse deviner la vallée béante qui s’ouvre à ses pieds. La fraicheur le surprend. Il tire de son sac un sweat-shirt et l’enfile, puis il boit une gorgée d’eau à sa gourde. Le liquide emporte avec lui la sècheresse de sa langue et le feu de sa gorge.

Il ouvre une carte grossière de la région qui indique qu’il doit maintenant descendre pendant une cinquantaine de kilomètres avant d’atteindre sa destination. D’ici là, aucune grosse agglomération n’est signalée et compte-tenu de l’heure avancée, il ne risque pas de rencontrer grand-monde en route.

Il plie la carte, remet son sac sur le dos et s’engage sur le chemin qui descend abruptement vers l’aval. De part et d’autre, les silhouettes des arbres captent la lueur de sa frontale, dessinant dans l’obscurité presque totale des formes d’autant plus inquiétantes qu’elles s’accompagnent de multiples bruits provenant du plus profond de la forêt. Les cailloux roulent sous ses pas, l’obligeant à garder une vigilance permanente qui le tient éveillé et conscient. Ses pensées reprennent le dessus.

La mission d’infiltration qu’on lui avait confiée est une vraie réussite malgré la perte de sa cargaison, seule preuve directe de son action. En effet, elle aura rapidement des conséquences visibles. La chute brutale de l’activité des laboratoires clandestins qu’il a démantelés, sera rapide et fatale tant le matériel et les composants anéantis ou dérobés leur sont vitaux. De plus ils seront isolés pour de longues semaines, la radio étant désormais hors d’usage.

Quand ils s’apercevront de sa disparition et de celle du matériel, ces ennemis se lanceront à sa poursuite. Même s’ils imaginent, et c’est très peu probable, qu’il ait osé s’aventurer sur le chemin du col, à l’opposé de la vallée où se trouve leur base, ils tomberaient sur le pont effondré. Il leur faudrait des semaines pour le reconstruire. Ils seraient alors condamnés à faire un détour de plusieurs jours de marche avant de le rattraper.

Libéré de la pression qu’il subissait depuis des mois, il se détend. Un sourire intérieur le parcourt, son pas s’allège, sa marche est rapide.

Quelques heures plus tard, et après quelques pauses pour boire et faire de micro-siestes, il se rend compte que la déclivité se fait plus faible. Le chemin semble s’élargir. Puis viennent les premières habitations isolées, tapies à la lisière de la forêt et trahies par le jappement timide et craintif des chiens. Les trouées dans les arbres se font plus fréquentes, laissant apparaître des plantations de manioc, des champs cultivés et des hameaux assoupis.

Il marche maintenant sur une route de terre de la largeur d’une charrette. Déjà 4 heures qu’il a quitté le pont et petit à petit la lueur de l’aube prend le relais de la nuit. Le ciel pâlit, puis rosit à l’approche du jour. Dans les villages qu’il traverse, la vie s’éveille lentement. Il croise de plus en plus de locaux qui lui adressent un regard méfiant. Il ne doit pas être beau à voir avec sa barbe vagabonde, ses cheveux noirs en bataille, sa jambe bandée, ses vêtements sales et des chaussures poussiéreuses. Sa peau basanée pourrait le faire passer pour un autochtone, mais pas le bleu de ses yeux de gringo, et son allure générale fait plutôt penser à un homme en cavale qu’à un simple touriste égaré.

Le jour est maintenant levé, le soleil monte progressivement dans le ciel et commence à réchauffer l’atmosphère. Après s’être éloigné d’un groupe de maisons, il découvre à sa droite, dans un méandre de la rivière, de larges baignoires naturelles. Ni une, ni deux, il se détourne de la route et cherche un coin discret à l’abri des regards curieux.

Il quitte ses rangers, se débarrasse de ses vêtements sales et plonge dans l’eau claire. De petits galets ronds tapissent le fond du lit. Il ressent immédiatement les effets bénéfiques de ce bain de jouvence. Même sa jambe blessée semble accueillir la fraîcheur avec délectation. Il se lave les cheveux, frotte ses muscles douloureux et trempe à nouveau la tête dans l’eau. Il fait encore quelques brasses et rejoint la berge, revigoré, comme neuf.

Il se laisse sécher au soleil en présentant chaque face de son corps nu aux rayons bienfaiteurs. Il extirpe une chemise et un short de son sac, les enfile. Il passe ses doigts dans ses cheveux comme un peigne de fortune. Il se sent un autre homme, prêt à revenir à la civilisation après ces six mois passés dans la jungle

Lorsqu’il remonte sur la route, un camion s’approche à vive allure. Il tend le pouce, le camion le dépasse puis freine et s’arrête dans un vacarme épouvantable et un nuage de poussière que transperce à peine la couleur rouge de l’unique feu stop. Il court vers lui, passe la tête par la vitre du passager

¿ Puede llevarme a la ciudad ?

Le chauffeur l’inspecte du regard et lui faut signe démonter à bord. Il agrippe la poignée de la portière qui grince en s’ouvrant. Il grimpe dans la cabine et adresse un grand sourire à l’homme assis derrière le volant immense de ce vieux fourgon. Ses yeux sont en partie cachés dans l’ombre d’un chapeau avachi et fatigué, une cigarette maïs lui colle à la lèvre inférieure et quelques dents éparses apparaissent lorsqu’il répond à son sourire.

Le camion s’ébranle et prend de la vitesse, tout se met à vibrer dans un concert de métal et de verre qui n’épargne aucun composant de cet engin improbable dont on pourrait croire qu’il va se disloquer en milliers de pièces détachées. Ouvrir le dialogue, outre la pudeur réciproque qui s’est instaurée, serait de toute façon vain. Les décibels crèvent les tympans, les vibrations font s’entrechoquer les mâchoires, la poussière menace de s’infiltrer par toutes les béances de la carlingue.

A l’entrée de la première ville, un panneau indique San Martin de Llanos. Il fait signe au chauffeur de le déposer à un carrefour. Il descend du camion et remercie d’un geste de la main. Le contact avec la terre ferme contraste avec les secousses qu’il vient de subir, tout son corps est surpris par le calme retrouvé.

Les rues se croisent dans un enchevêtrement indescriptible de câbles électriques qui sollicitent les poteaux fatigués sur lesquels ils reposent. Ils envahissent les façades colorées des maisons basses alignées le long de trottoirs défoncés où alternent carreaux de céramiques, ciment craquelé et tarmac rapiécé. Au rez-de-chaussée, les échoppes tentent maladroitement d’attirer le chaland avec des enseignes désuètes.

Il repaire un bar dont les tables débordent jusqu’à la chaussée. Là, sont réunis des amateurs de café ou de bière qui discutent en tirant sur de petits cigarillos ou qui jouent aux dames. Une femme balaie le sol avec un balai de genêts, elle s’interrompt et lève le menton vers lui dans un élan interrogateur.

* ¡Hola! Cafe y frutos, por favor

Il savoure ce moment où ville s’anime : les passants qui vaquent à leurs occupations, les chiens faméliques qui reniflent les ordures, les poules qui picorent les épluchures dans le caniveau, le bus ancestral qui dépose les écoliers en uniforme, les camionnettes qui ploient sous la masse bigarrée de leur chargement, les tuk-tuks customisés qui croulent sous des monceaux de marchandises, le paysan en amazone sur son âne dont le bât regorge de panier de légumes destinés au marché.

Sur le trottoir d’en face, il découvre une vitrine de coiffeur et ne peut résister à l’envie de se débarrasser de sa barbe hirsute et de ses cheveux trop longs. Il avale cul sec le reste de son café, dépose une poignée de pesos sur la table, attrape son sac et se lève. Il traverse la rue et pénètre dans le salon de coiffure.

Ses yeux mettent quelques secondes à s’habituer à l’obscurité relative du lieu. Au sol quelques mèches parsèment un carrelage blanc. Au plafond un ventilateur brasse l’air tiède dans un mouvement ample et lent. Il se reflète à l’infini dans les glaces qui tapissent les murs blanchis à la chaux.

Il est le seul client à cette heure matinale. Le patron franchit le portillon à battants qui sépare le salon de l’arrière-boutique. Il arbore une allure affable malgré la maigreur de sa silhouette. Sous la fine moustache visiblement entretenue, la bouche souriante découvre des dents chaotiques. Il lui fait signe de s’asseoir dans l’un des deux grands fauteuils chromés habillés de cuir noir aux bras élimés.

Il s’installe face au miroir, cale ses chaussures sur les repose-pieds. Il a du mal à reconnaitre son visage, buriné par les derniers mois de sa vie en altitude, envahi par les cheveux et la barbe de quatre jours.

* ¿ Cafè ?
* Si, gracias. Es para la barba y el cabello, por favor.

Le barbier s’éloigne quelques instants, revient avec une tasse de café fumant et la dépose sur la tablette dans le fatras de ciseaux, de peignes, de brosses et de rasoirs.

Il recouvre la poitrine de son client d’un linge, pose sur ses épaules une serviette élimée. Il ouvre la boite à savon. Le blaireau produit une mousse épaisse et onctueuse qu’il étale sur le visage dans un geste d’expert. Profitant de cet instant de détente, le gringo ferme les yeux, et se laisse aller à une respiration profonde et sombre dans un demi-sommeil.

Le barbier ouvre lentement le coupe-chou au manche de corne. De son geste précis de va-et-vient sur le cuir, il affûte le fil tranchant du rasoir. Il approche la lame du visage endormi de son client.

Un rai de lumière pénètre par la vitrine, la courbe du rasoir le capte et scintille dans la pénombre. Les paupières éblouies frémissent, s’entrouvrent. La scène est d’abord floue, l’esprit revient à lui, les rétines focalisent, l’image se fait précise. Dans le miroir, il découvre derrière lui le regard brillant et le sourire sadique de celui dont la main exerce une pression du métal froid sur la peau tendue de son cou.